

Anthropologie et Sociétés



Jérôme THOMAS, *Corps violents, corps soumis. Le policement des moeurs au Moyen-Âge*. Paris, L'Harmattan, 2003, 214 p., bibliogr., ann.

Lisandre Labrecque

Volume 31, numéro 2, 2007

Entre-lieux de l'humanitaire
Humanitarian Action's Chinks
Intersticios de lo humanitario

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018702ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018702ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labrecque, L. (2007). Compte rendu de [Jérôme THOMAS, *Corps violents, corps soumis. Le policement des moeurs au Moyen-Âge*. Paris, L'Harmattan, 2003, 214 p., bibliogr., ann.] *Anthropologie et Sociétés*, 31(2), 298–300.
<https://doi.org/10.7202/018702ar>

Les patients, devant le silence des médecins, développent des pratiques typiques du dominé. Ils essaient de tirer des informations à partir du comportement médical, en surveillant le moindre geste ou la moindre parole : longueur du compte-rendu, geste amical indiquant que la situation est grave. Conséquence délétère du mensonge récurrent, la perte de confiance induit le fameux « nomadisme médical » qui vient en fait souvent du besoin de trouver plus d'information auprès d'autres médecins. Si les patients, quant à eux, dissimulent certains de leurs symptômes pour ne pas faire advenir le diagnostic redouté, la situation n'est pas symétrique, le mensonge du médecin se donnant pour accompli au bénéfice de l'autre, celui du malade pour son propre bénéfice.

Des malentendus existent aussi entre médecins et malades en raison d'un « décalage cognitif ». Le patient veut une information sûre au niveau individuel, alors que le médecin ne peut parfois donner une information sûre qu'au niveau statistique. Certains termes sont compris très différemment. Ainsi, la chimiothérapie préventive peut être perçue par les patients comme une preuve de l'existence de métastases, alors qu'elle est utilisée pour les éviter par principe. Plutôt que de consentement éclairé au traitement, il s'agit souvent d'un « consentement résigné ».

Si la pratique du mensonge reconduit patients et médecins dans leur statut professionnel et social, elle vise aussi, des deux côtés, à ne pas faire exister le mal, dans une valeur performative accordée au mensonge.

Sylvie Fainzang apporte ici une contribution décisive à l'analyse du processus d'information du malade et de la relation médecin-malade en tant que relations sociales. L'auteure pose ainsi « les jalons d'une anthropologie du mensonge. » Dans sa synthèse remarquable des réflexions philosophiques, sociologiques et anthropologiques autour du secret et du mensonge, Sylvie Fainzang montre comment l'un et l'autre constituent un mécanisme fondamental du pouvoir. La valeur heuristique de ces concepts est illustrée dans la mise à jour des pratiques médicales de rétention et dissimulation de l'information dans l'exercice du pouvoir médical. L'intérêt de ce livre déborde ainsi largement l'anthropologie médicale, dont il constitue un chapitre incontournable, pour ouvrir sur le champ de l'anthropologie du pouvoir.

Daniel Delanoë (daniel.delanoë@wanadoo.fr)
 Laboratoire de pédagogie de la santé
 Université Paris 13
 74 av Marcel Cachin
 93017 Bobigny
 France

Jérôme THOMAS, *Corps violents, corps soumis. Le policement des mœurs au Moyen-Âge*. Paris, L'Harmattan, 2003, 214 p., bibliogr., ann.

Dans le sillon d'une anthropologie historique, le livre de Jérôme Thomas s'attarde à soulever les conditions d'émergence d'une sociabilité qui serait, à proprement parler, médiévale. Le processus de civilisation par lequel les phénomènes corporels se replient sur le privé et les comportements se distancient de la nature et de l'animalité pour s'ériger en « civilité » constituera la trame de fond de ce projet. L'histoire de la domestication du corps pourrait alors prendre ses racines bien avant la période couramment acceptée, soit autour du XVI^e siècle,

et il s'agira donc, pour l'auteur, de s'attarder aux tout premiers signes de cette « civilisation des mœurs ».

Si, pour Norbert Élias, psychologisation des mœurs, refoulement pulsionnel et rationalisation de la vie sociale constituent le processus de civilisation occidentale, c'est principalement chez les classes dirigeantes et lors de la Renaissance que ces développements se mettent en place. Le nouveau besoin de cohésion sociale et le monopole de la violence par l'État ont pour corollaires le dressage et la maîtrise individuelle des pulsions. Empruntant largement à ce cadre, Thomas situe toutefois son étude, et c'est là son originalité, au bas Moyen-Âge (XIV^e et XV^e siècles), période habituellement dévaluée lorsqu'il est question de ce « policement des mœurs ». La cité sera décrite et décortiquée comme terreau et vecteur privilégié de la pacification des relations et de la transformation de la contrainte en auto-contrainte. Diverses sources provenant de la littérature morale et antique et dans lesquelles pointent de telles préoccupations seront mobilisées par l'auteur : traités de bonnes manières, littérature courtoise, règlements de confréries, textes des Pères de l'Église, sagesse chrétienne, écrits didactiques.

La cité médiévale, caractérisée par l'entassement de ses habitations, hommes et animaux ainsi que par la violence de son quotidien, sera longuement mise en scène par l'écriture évocatrice de l'auteur. En effet, les descriptions de la ville, ponctuées d'extraits du *Journal d'un bourgeois de Paris de 1405 à 1449*, ne manquent pas de frapper l'imaginaire. Ce « paysage urbain spatialement très marqué » (p. 37), pour reprendre les termes de Thomas, est pourtant loin d'être l'environnement idéal pour l'application des préceptes naissant autour de cette nouvelle civilité : rixes régulières, absence d'intimité, promiscuité constante des déchets humains. Sans vouloir assombrir la période médiévale, l'auteur souligne que ses contemporains ont côtoyé la guerre, la peste et la famine.

Paradoxalement, la ville prend son essor dans un mouvement de distanciation par rapport à un monde paysan jugé rustre et par l'élaboration d'une culture spécifiquement citadine. Cette volonté de distinction se matérialise entre autres, pour la ville, par une enceinte architecturale destinée au partage symbolique des corps. Les concepts inédits de « civilitas », « d'urbanitas » et de « policie » forgent un idéal de cohabitation de plus en plus codifié, tant dans la rue, dans le voisinage qu'autour d'un repas. En effet, les manières de table, véritables « techniques » au sens maussien, s'érigent en paradigme des injonctions de retenue et de mesure dorénavant en vigueur. Cette période voit également prendre forme la stratification de ces comportements puisque les nouvelles formes de civilité se diffusent, selon l'auteur, de l'aristocratie et de la bourgeoisie vers les couches les moins élevées de la société.

Malgré la richesse de sa documentation, l'ouvrage de Thomas soulève tout de même quelques questions. Ainsi, si la cité se montre si tourmentée, comment expliquer le succès de la germination et de la naissance de ces nouveaux comportements ? Bien que l'auteur nous apporte des éléments de réponses, la construction de l'ouvrage en deux propos quasiparallèles – description d'une cité dense et brouillonne, émergence d'une nouvelle civilité dans les textes – ne facilite pas cet arrimage : reste que l'auteur a le mérite de s'attaquer à une période dont les paradoxes ne sont pas aisés à conjuguer. De plus, on peut se demander si cette civilisation des mœurs ne répond pas à d'autres besoins et ne possède d'autres opérateurs qu'un contrôle des « pulsions » psychologiques et émotionnelles. Finalement, la lecture du livre appelle plusieurs interrogations concernant l'objet « corps » pour l'anthropologie et la sociologie : si plusieurs mettent en doute sa conceptualisation actuelle, entre autres en raison de son élaboration

ration récente et de sa construction culturellement marquée, ces questionnements gagneraient à transparaître dans les analyses, dans un effort de rendre à « l'autrui », d'hier ou de là-bas, ses représentations vernaculaires.

Lisandre Labrecque (lisandrelabrecque@hotmail.com)
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale Centre-Ville
Montréal (Québec) H3C 3P8
Canada

E.-Martin MEUNIER et Joseph Yvon THÉRIAL (dir.), *Les impasses de la mémoire. Histoire, filiation, nation et religion*. Montréal, Fides, 2007, 388 p., réf.

Entre la perte de mémoire et les abus de la mémoire, notre époque semble osciller. La situation est en effet paradoxale : alors que le sujet moderne continue à vouloir se libérer de toute sujétion au passé et à la tradition, les appels à la mémoire n'ont jamais été aussi constants, les modes d'expression autant variés et les groupes concernés aussi nombreux : mémoires nationales et ethniques, mémoires des minorités, mémoires familiales, mémoires des génocides et des traumatismes, etc. La question de la mémoire est à ce point omniprésente sur la scène politique et dans le champ des sciences humaines, que les deux responsables du présent ouvrage collectif parlent d'un « moment mémoire » à propos de la période actuelle. Mais le désir témoigne toujours d'un manque, d'où l'embarras : panne de mémoire ou mémoire en trop ? Sur ce paradoxe, les collaborateurs de cet intéressant ouvrage ont été invités à se pencher autour de quatre grands thèmes : l'histoire (ou l'historiographie), la filiation, la nation et la religion, en portant une attention particulière à deux sociétés, le Québec, et, dans une moindre mesure, la France.

C'est à un effacement de la mémoire que concluent la grande majorité des auteurs : la multiplication des mémoires serait en fait le signe le plus clair de son affaiblissement. Comme l'écrit Daniel Tanguay (p. 20) : « Ce sentiment d'étrangeté que nous inspire le passé vient [...] nourrir notre appétit boulimique pour lui ». L'époque actuelle serait marquée par le « présentisme », un repli sur le présent et la disparition de toute représentation ordonnée du passé et de l'avenir, en raison du discrédit de la tradition et de l'effondrement des utopies de la modernité. Non pas que notre époque soit plus oublieuse qu'une autre – elle est même grande consommatrice de souvenirs et de commémorations – mais ses représentations du passé sont plus instables, fragmentées et sans cesse remises en question ; elles font sans cesse l'objet de querelles et de débats. C'est particulièrement manifeste autour de la question nationale, où la concurrence des mémoires et des interprétations est très vive, au Québec, en France et ailleurs. Mais c'est à propos de la filiation et de la religion que le présentisme est le plus marqué en raison de l'individualisation des mémoires. Les transformations de la famille et de la filiation dans les sociétés occidentales favorisent en effet une prépondérance de l'individu au détriment de la lignée, et une centration sur la relation parent-enfant ; la mémoire est au service de la construction de l'identité individuelle. L'individualisme marque également le rapport à la mémoire religieuse, devenue une réserve de symboles et de traditions dans laquelle chacun puise pour se bricoler un rapport singulier et en constante révision à une lignée.